

Deux témoignages sur la campagne d'Europe (1944-1945)

Autor(en): **Barbey, Daniel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **95 (1950)**

Heft 2

PDF erstellt am: **08.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342467>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Deux témoignages sur la campagne d'Europe (1944-1945)

Les combats en Europe ont cessé depuis cinq ans. Pendant la guerre, les civils avaient pu les suivre seulement à travers les communiqués officiels et les récits fragmentaires des correspondants de guerre. A l'heure présente, nous commençons à posséder une image plus exacte des opérations telles qu'elles se déroulèrent réellement, grâce aux récits toujours plus nombreux de témoins et de participants.

Un jugement d'ensemble ne pourra être porté que plus tard, lorsque le recul aura fait apparaître toutes les ombres et toutes les clartés du tableau. Ce sera là le travail d'historiens, travail qui nécessitera de solides dons de synthèse, le dépouillement d'archives considérables, une impartialité que ne viendront troubler ni des sensibilités nationales encore à fleur de peau, ni des préférences personnelles.

Pour l'instant, nous n'en sommes pas là, mais félicitons-nous de ce que des acteurs importants du drame de la libération européenne se soient décidés à nous décrire leurs expériences. Ces témoignages restent tout imprégnés de la tension et de l'exaltation auxquels ces hommes furent soumis, du moindre sapeur ou tankiste des détachements d'avant-garde, jusqu'à l'officier d'état-major le plus élevé en grade. C'est précisément ce qui leur donne tant de valeur. Lorsque viendra le temps des analyses froides et dépouillées, la vérité objective y gagnera certes, mais l'élément vécu, le document humain, ne pourront plus jamais être recréés.

Parmi ces ouvrages, une place marquante appartient au volume de Ralph Ingersoll : *Top Secret*, paru en avril 1946 et relatif à la campagne d'Europe¹. C'est un livre brillant. Il est écrit d'une plume remarquablement alerte, avec tout l'art que peut donner une bonne pratique du journalisme. A chaque instant, on y trouve des formules lapidaires qui ne s'oublient pas. Les situations les plus complexes sont débrouillées, disséquées et exposées de telle sorte que même le lecteur qui n'éprouve aucun attrait pour les études militaires, tactiques ou stratégiques, s'y retrouve, s'intéresse et finalement se passionne.

Le chapitre intitulé « La grande aventure » restera peut-être la meilleure narration de ce que fut réellement le débarquement de Normandie pour les hommes qui furent jetés à la côte les premiers, et dont Ingersoll se trouva faire partie. La peur pendant les trois jours d'attente en mer, dans des péniches de débarquement, les bombardements aéro-navals, la plage de Utah, à la base du Cotentin, au matin de J+1, l'arrivée des planeurs d'une division aéro-portée dans une prairie au sud de Sainte-Mère-l'Eglise, des deux côtés de laquelle canons de 88 allemands et howitzers américains se crachaient dessus en tir direct, la vie au QG du général Ridgeway dans une ferme proche de Chef du Pont, alors que cet état-major de division parachutée était encerclé et sans nouvelles de 7500 hommes sur les 10 000 qui avaient été lâchés avec lui, tout cela on le revit intensément, et le livre mériterait d'être lu pour ces seules pages.

Mais il apporte bien autre chose aussi : c'est la première tentative documentée d'une étude d'ensemble de toutes les opérations jusqu'à la capitulation allemande.

Ingersoll faisait partie de l'état-major du 12^e groupe d'armées, celui de Bradley, et à ce titre, il lui fut possible de rencontrer des centaines d'officiers rattachés à d'autres quar-

¹ Paru en français aux éditions « La Jeune Parque », sous le titre : *Ultra Secret*, 1947.

tiers généraux. Il les interrogea toujours longuement et s'ingénia à reconstituer l'image de la conduite de la guerre à l'ouest, telle qu'elle fut exercée aux échelons supérieurs.

On ne peut manquer d'admirer l'intelligence avec laquelle il mena ce travail gigantesque, qui fut une révélation pour tous les non-initiés. Mais, et c'est sur quoi nous aimerions nous arrêter, Ingersoll avait un but précis derrière la tête en entreprenant son ouvrage : prouver d'abord que les Anglais contribuèrent surtout dans un sens négatif au développement de la bataille ; montrer ensuite que SHAEF (QG suprême des forces expéditionnaires alliées) et son chef Eisenhower furent des esprits timorés contre lesquels se heurtèrent sans arrêt les généraux supérieurs américains ; faire apparaître enfin que la victoire fut essentiellement obtenue grâce aux brillantes manœuvres de Bradley, qui dut en définitive autant combattre des erreurs et des échecs que les Allemands.

C'était la première fois que ce point de vue était affirmé aussi ouvertement, que la démonstration en était tentée de manière exhaustive, et ce fut un des motifs du succès retentissant du livre, surtout aux Etats-Unis. Quiconque l'a lu ne peut manquer d'être troublé par le grand talent d'exposition de l'auteur, par sa logique, par le désir de sincérité qui certainement l'a animé et par son humour mordant. Le ton volontairement blessant qu'il emploie chaque fois qu'il parle de Montgomery (« le Maître ») met certes mal à l'aise. On ne s'en demande pas moins en le fermant s'il ne convient pas de reviser désormais sérieusement l'opinion couramment admise de l'habileté d'Eisenhower et du rôle joué par les Anglais dans la rupture du front allemand.

C'est une des raisons — il y en a mille autres — pour lesquelles les mémoires d'Eisenhower, parues récemment en français sous le titre *Croisade en Europe*¹, présentent un intérêt extrême. Non pas que l'ancien commandant en chef

¹ Paru aux éditions Robert Laffont en 1949.

des forces alliées se soit préoccupé à aucun moment de démentir le livre d'Ingersoll, qu'il ne cite jamais, mais parce que l'exposé d'Eisenhower s'accompagne continuellement de références à des textes, à des dates et à des dossiers qui sont irréfutables et dont beaucoup furent ignorés d'Ingersoll.

En outre, dès les premières pages du livre, on est frappé par la qualité des jugements, la hauteur des vues, l'absence de toute tendance à un plaidoyer personnel. Même dans l'exposé de problèmes purement techniques, le sens de l'humain et le bon sens tout court, qu'accompagne cette jovialité si typiquement américaine, viennent à chaque instant briser l'aridité du sujet.

Une évidence s'impose alors d'emblée : *Ultra Secret* et *Croisade en Europe* sont deux livres d'une égale bonne foi, tous deux indispensables pour qui veut comprendre la campagne d'Europe, mais le second est d'une envergure infiniment supérieure. Non seulement parce qu'il englobe des questions dépassant le strict cadre militaire, qu'il suit l'effort de guerre des Américains depuis septembre 1939 sur tous les fronts et dans ses aspects politiques ou diplomatiques, mais aussi parce qu'au lieu de la fougue sympathique, intransigeante et catégorique du premier, il est l'œuvre d'un esprit pondéré, incapable de céder au goût de la polémique, toujours intéressé par le point de vue d'autrui.

Nous avons procédé à une analyse détaillée des critiques d'Ingersoll portant sur deux phases des opérations : la bataille du saillant d'Ardenne en décembre 1944 et la préparation des combats du printemps 1945 pour la libération de la rive ouest du Rhin et la traversée de ce fleuve.

Avant d'exposer le résultat de ces études, constatons que les deux auteurs reconnaissent sans ambages que la coopération anglo-américaine connut des périodes difficiles, moins sur le champ de bataille qu'à l'échelon des états-majors. Les méthodes de travail différentes, les conceptions stratégiques parfois divergentes, la forte personnalité de certains

commandants supérieurs en présence rendirent des frictions inévitables. Mais la manière dont Eisenhower expose ces conflits et les réduit à leur échelle véritable, emporte la conviction, alors que les diatribes passionnées d'Ingersoll laissent entrevoir à quel échec pitoyable aurait pu aboutir très rapidement la nécessaire collaboration entre les deux pays, si un homme de son tempérament avait occupé la place de Commandant suprême des forces alliées.

« A la fin juillet 1944, au moment de la percée de Normandie, Montgomery me proposa d'assurer lui-même le contrôle de la coordination tactique de toutes les forces terrestres tout au long de la campagne, écrit Eisenhower (p. 335). Ceci, lui répondis-je, était impossible, d'autant plus qu'il désirait conserver en même temps le commandement direct de son propre groupe d'armées. A mes yeux et à ceux de mon état-major, cette proposition était fantastique. La raison pour laquelle on a créé un commandant de groupe d'armées est que ce chef doit assurer directement au jour le jour, la conduite de la bataille dans une partie déterminée du front, avec une précision impossible au commandant suprême. Il est certain que nul ne pourrait remplir cette fonction en ce qui concerne la partie de la ligne de front qui lui est confiée, et, en même temps, exercer une surveillance logique et intelligente sur toute autre partie de cette ligne. Le seul effet du plan de Montgomery aurait été de le mettre en mesure de puiser à volonté en vue du soutien de ses propres idées dans les forces de toute l'armée...

» ... Bien que ma décision fût sans aucun doute désagréable à des personnes qui avaient été éduquées militairement selon d'autres principes, elle fut néanmoins acceptée. La question fut soulevée sous une forme différente au cours d'une phase ultérieure de la campagne, mais la décision fut toujours la même.

» En dépit de ces différences de conviction occasionnelles, il y avait au cours de nos opérations menées jour après jour,

mois après mois, une telle harmonie dans notre travail d'équipe, et un tel esprit de coopération que des incidents du genre de celui qui vient d'être décrit restèrent exceptionnels. Lorsque ces exceptions se produisaient, il fallait discuter à fond la question, avec fermeté et d'une manière décisive, et donner une réponse. Ce qui est surprenant, c'est qu'un si petit nombre de ces incidents soient devenus sérieux.

» Le field marshall Montgomery, de même que Patton, ne ressemblait à aucun type déterminé d'individu. Il se livrait délibérément à certaines excentricités, dont l'une consistait à vivre habituellement séparé de son état-major. Il vivait dans une remorque, entouré de quelques aides de camp. Ceci ne laissait pas d'entraîner quelques difficultés pour le travail d'état-major, qui doit être effectué en temps voulu et d'une manière efficace, si l'on veut qu'une bataille quelconque soit victorieuse. Il refusait toujours d'avoir affaire à un officier appartenant à un état-major autre que le sien. Dans les discussions, il maintenait son point de vue jusqu'à la décision...

» ... De lui-même, Montgomery donne une juste explication dans une lettre qu'il m'écrivit peu après la victoire en Europe. Il disait :

« Cher Ike,

» Maintenant que nous avons tous signé à Berlin, je
» suppose que nous allons bientôt commencer à nous occuper
» de nos propres affaires. Avant qu'il en soit ainsi, j'aimerais
» vous dire quel privilège ce fut pour moi de servir sous votre
» commandement. Je dois beaucoup à votre habile direction
» et à votre aimable patience. Je connais très bien mes propres
» défauts et ne crois pas être un subordonné commode : j'aime
» à agir à ma guise.

» Mais vous m'avez maintenu sur la bonne voie pendant
» une période difficile et orageuse, et vous m'avez beaucoup
» appris.

» De tout cela, je vous suis reconnaissant. Et je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi.

» Votre ami très dévoué,

Monty. »

» Dans la réponse, je déclarais en toute sincérité :

« Votre place éminente parmi les chefs militaires de votre pays est solidement établie, et il m'en a toujours coûté, lorsque je devais agir en désaccord avec ce que je savais être votre conviction profonde. Mais je suis particulièrement heureux de pouvoir témoigner que chaque fois qu'une décision était prise, je pouvais compter en toute certitude, et quelle que fût votre opinion personnelle, sur votre loyauté et votre efficacité dans l'exécution. »

* * *

Examinons maintenant de plus près les deux problèmes que nous avons mentionnés plus haut.

I. LA BATAILLE DU SAILLANT DES ARDENNES.

(Décembre 1944 - janvier 1945.)

1. *Le risque calculé.*

La contre-offensive du maréchal von Rundstedt n'a pas été, comme on l'a si souvent dit, une réaction qui prit les Américains totalement au dépourvu. Ingersoll rappelle que la possibilité d'une attaque dans le secteur des Ardennes fut souvent discutée au QG de Bradley (p. 227). Il ajoute que Bradley « *décida* de prendre un risque calculé », car il s'agissait de rester sur l'offensive à tout prix, d'empêcher les Allemands de se regrouper, de tenter une percée dans un secteur, en dégarnissant les lignes ailleurs.

Ce qu'Ingersoll omet soigneusement de souligner ici, c'est qu'Eisenhower était seul habilité à assumer une responsabilité d'un ordre aussi général et qu'en fait ce fut bien lui qui l'endossa. Mais il ne s'y décida, fidèle à sa méthode, qu'avec l'accord complet de Bradley.

« Fin novembre, début décembre... j'eus plusieurs entretiens avec Bradley sur cette question... Au cours de la discussion du problème, Bradley me signala quelques-unes des raisons qui l'incitaient à poursuivre l'offensive sur son front. Je reconnus la valeur de ces diverses raisons... Il pensait que si l'ennemi lançait une attaque de surprise dans les Ardennes, il éprouverait beaucoup de difficultés à approvisionner ses troupes, s'il essayait d'avancer jusqu'à la ligne de la Meuse. A moins de pouvoir mettre la main sur nos importants dépôts, l'ennemi se trouverait rapidement dans une situation critique, surtout s'il attaquait dans une période où notre aviation coopérerait avec nos forces terrestres. Bradley traça sur la carte la ligne que pourraient à son avis atteindre les éléments avancés allemands. Ces calculs devaient s'avérer d'une exactitude remarquable, l'erreur maximum atteignant huit kilomètres seulement. Dans le secteur où une avance rapide de l'ennemi était possible, il évita de placer des dépôts. Nous avions de gros stocks à Liège et à Verdun, mais nous avions l'assurance qu'aucune de ces deux villes ne seraient atteintes par l'ennemi...

» La responsabilité du maintien de quatre divisions seulement sur le front des Ardennes et des risques de profonde pénétration allemande reposait entièrement sur moi... Je décidai qu'en principe, nous pousserions l'offensive jusqu'à la limite de nos possibilités, et cette décision explique les succès retentissants de l'attaque allemande au cours de la première semaine... Si en donnant cette chance à l'ennemi, nous encourons le blâme des futurs historiens, que ce blâme retombe sur moi seul. »
(p. 390-393).

2. *L'attitude d'Eisenhower pendant la bataille et le transfert du commandement du secteur nord du saillant à Montgomery.*

Ingersoll, qui donne par ailleurs une description palpitante des phases de la bataille qu'il vécut personnellement, émet des jugements extrêmement sévères, tant sur Eisenhower que sur Montgomery.

« Bradley dirigea la bataille avec une maîtrise magnifique. Les premiers rapports suggéraient que l'offensive n'était qu'une diversion locale, mais il avait immédiatement compris que l'ennemi tentait un grand coup. Bradley rassembla toutes ses ressources pour l'arrêter. Quelques heures de perdues (à évaluer ou peser les choses ou à attendre des renseignements plus précis) auraient pu nous coûter la bataille. Au lieu d'attendre, il agit immédiatement et sur une échelle qui n'était rien moins qu'héroïque... (p. 241).

» Mais au beau milieu de la bataille, les décisions étant toutes prises et le nœud coulant tout préparé, Eisenhower perdit la tête. Il ne la perdit d'ailleurs pas tout seul. Cela commença quand ses experts britanniques¹ perdirent la leur, et quand Montgomery fut pris de panique... (p. 243). Montgomery avança une opinion bizarre. L'attaque allemande, déclarait-il, avait divisé les Ardennes en deux champs de bataille et chacun devait être commandé séparément : « Laissez Bradley commander celui du sud, et moi, Montgomery, je commanderai celui du nord. » Si je dis bizarre, c'est qu'au point de vue purement militaire, le fait même que le champ de bataille était divisé exigeait que les défenseurs demeurent sous un commandement unique. Un des buts principaux de l'offensive était de séparer les forces britanniques et les forces américaines : c'est un coup classique que d'attaquer sur la ligne de démarcation qui sépare les deux armées alliées, car c'est toujours là que la coordination est la plus

¹ Le QG suprême d'Eisenhower groupait des officiers américains et britanniques.

difficile. Montgomery proposait tout bonnement de faire cadeau aux Allemands de leur premier objectif...

» Le commandant en chef interallié céda à la pression qu'on exerçait sur lui. Sans plus approfondir les plans de Bradley, il enleva les 1^{re} et 9^e armées au général américain et les mit sous le commandement de Montgomery... Je ne connais qu'un témoignage à décharge qui explique plausiblement l'action d'Eisenhower. Il était, paraît-il, extrêmement mal renseigné sur la situation au front... Sa décision mettait toute la bataille en danger... » (p. 244-245).

Notons pour commencer que les Allemands n'attaquèrent pas à la ligne de démarcation anglo-américaine, mais à la charnière entre deux armées américaines : la 3^e au sud et la 1^{re} au nord, laquelle était encore séparée des Anglais par la 9^e armée américaine du général Simpson.

En second lieu, le jour de l'attaque (16 décembre), Bradley se trouvait par hasard au QG d'Eisenhower, à Versailles, et les deux généraux préparèrent ensemble sur place, le plan de riposte, Eisenhower transférant notamment de sa réserve de SHAEF au commandement du général Bradley le 18^e corps aéro-porté, dont la 101^e division allait assumer la célèbre défense de Bastogne.

Après ces préparatifs, Bradley retourna à son QG de Luxembourg, d'où il resta en contact téléphonique avec Eisenhower heure par heure, pendant les journées critiques qui suivirent. (Eisenhower p. 397).

Le 19 décembre, Eisenhower se rendit à Verdun, où il présida une conférence à laquelle prirent part les généraux Bradley, Patton, Devers, et l'air-chief marshall Tedder. Cette conférence précisa l'arrivée et la disposition des renforts, en même temps qu'elle arrêta des directives pour un plan de contre-attaque par le flanc sud, dont la date fut fixée le jour même pour le 22 ou le 23 décembre. (Eisenhower p. 402-404.)

De retour à Versailles, Eisenhower apprit dans la soirée

du 19 que l'attaque allemande faisait des progrès rapides au centre du saillant et que la pointe de l'avance continuait à obliquer vers le Nord-Ouest. Le flanc nord s'avérait le plus dangereusement menacé, et les combats augmentaient d'intensité. Toute communication normale entre le QG de Bradley à Luxembourg et les QG des 9^e et 1^{re} armées dans le nord avaient été coupées, notamment les communications téléphoniques. Le mauvais temps persistait et continuait à interdire l'intervention de l'aviation¹. Eisenhower estima alors qu'il était absolument impossible à Bradley de donner à l'attaque sur la charnière sud toute l'attention nécessaire et de rester en même temps en contact étroit avec les troupes du Nord, au moment où elles subissaient les assauts les plus violents des Allemands (p. 405-407).

Dans la nuit, il prit la décision de donner provisoirement à Montgomery le commandement du saillant nord, tandis que Bradley s'appliquerait tout entier à la situation dans le sud. Ses ordres furent transmis par téléphone aux deux généraux et Montgomery prit son nouveau commandement le 20 décembre.

La décision d'Eisenhower résulta donc d'un examen de la situation tactique, auquel il procéda le 19 décembre au soir, c'est-à-dire au moment où cette situation était particulièrement indécise pour les Américains. Comme toute décision, la sienne impliquait un choix, sur lequel il sera évidemment toujours possible d'épiloguer. « Le plan du commandement fut suivi et tout le monde à l'époque accepta sa nécessité », écrit-il p. 408.

3. *La tactique de Montgomery.*

Le lendemain de sa prise de commandement du secteur nord, soit le 21 décembre, Montgomery décida de retirer la 7^e division blindée et la 82^e division aéroportée de leurs posi-

¹ Elle ne put effectuer ses premières sorties que le 23 décembre.

tions devant Saint-Vith, où elles avaient été en butte à des attaques de forces allemandes supérieures en nombre. Il les installa défensivement sur des collines un peu plus en arrière.

Ingersoll juge ainsi cette décision :

« La contribution de Montgomery à la bataille fut un plan qui manqua de nous la faire perdre. Il commença par envoyer une quantité d'observateurs auprès de la 1^{re} armée ; quand il eut pris connaissance de leur rapport..., il renonça à attaquer sur son côté de la poche, et mit ainsi les Allemands en état de se défendre contre les attaques subséquentes de Patton, sachant qu'ils n'avaient rien à craindre sur leur flanc droit. De ce côté, les Alliés avaient passé à la défensive et ne s'occupaient que de consolider leurs positions... (p. 250).

» Au QG de Bradley, nous eûmes l'impression atroce que Montgomery venait de nous faire perdre la bataille des Ardennes et qu'il allait peut-être faire durer la guerre un an encore. Montgomery retira la 82^e de ses positions en lui débitant un beau petit discours aux termes duquel elle s'était montrée très courageuse et avait fait son devoir. En attendant, il fit cadeau aux Allemands d'une des routes des Ardennes, leur permettant ainsi de doubler la largeur de leur pénétration. Montgomery mit la 1^{re} armée sur des positions bien choisies, d'où elle put démolir un grand nombre d'Allemands. Mais le flanc nord de la poche cessa dès cet instant d'être un facteur dans la bataille... (p. 251). Ce fut la réponse de Montgomery au plan de Bradley, qui prévoyait deux attaques *simultanées*¹ au nord et au sud de la poche... » (p. 250).

Il faut rectifier d'abord cette première affirmation d'Ingersoll. A la conférence de Verdun du 19 décembre, qui fixa les modalités de la contre-offensive, Bradley lui-même n'envisagea pas la possibilité de deux attaques *simultanées* au nord et au sud. Il fut d'accord pour que l'attaque de Patton

¹ Les italiques sont de nous.

dans le sud soit fixée au 22 décembre, et pour qu'une action offensive soit préparée dans le nord, *dès que les forces américaines se seraient remises du coup que les Allemands leur avaient porté.* (Eisenhower, p. 403.)

Si, maintenant, on lit ce qu'Eisenhower écrit, on est obligé de constater que son appréciation des faits est totalement différente de celle d'Ingersoll. Si on se rappelle en outre que, pendant toute la bataille, Ingersoll resta attaché au QG de Bradley dans le secteur sud, et ne put reconstituer les opérations dans le saillant nord qu'après coup, on a de la peine à ne pas attacher plus de crédit aux indications d'Eisenhower.

« La situation sur le front nord de l'attaque allemande, écrit-il, resta critique pendant quelques jours. Le 21 décembre les restes de la 7^e division blindée et ses détachements de soutien se retirèrent de leur position exposée de Saint-Vith, après avoir subi, le jour précédent, l'attaque extrêmement violente de forces bien supérieures en nombre. Les combats sur le flanc nord continuèrent à faire rage les jours suivants. *Dès que Montgomery eut pris le commandement, il commença à organiser des forces américaines en vue d'une contre-offensive ultérieure sur ce flanc.* Le général Collins et son 7^e corps furent choisis pour cette tâche, mais pendant plusieurs jours, des divisions ne lui étaient pas plutôt confiées qu'elles étaient à nouveau jetées dans la bataille pour enrayer des avances ennemies aux points critiques. Les combats continuèrent au même rythme jusqu'au 26, et d'après les renseignements recueillis, les Allemands avaient l'intention de fournir un dernier effort pour percer nos lignes dans cette région... » (p. 410).

Le 28 décembre, Eisenhower rejoignit Montgomery à Hasselt.

« Il me donna les détails sur les récentes attaques contre le flanc nord, me montra la position de ses troupes de réserve et me dit qu'il était en train de rassembler le corps de Collins en vue d'une offensive alliée sur le flanc nord. Son intention

était de pousser en direction d'Houffalize... Nous décidâmes que la meilleure tactique à suivre était de renforcer le front nord, de réorganiser les troupes et de nous préparer à une contre-attaque puissante, tout en nous efforçant d'être en mesure de repousser toute attaque allemande. Nous convînmes également que si les Allemands ne lançaient aucune offensive, Montgomery passerait à l'attaque dans la matinée du 3 janvier. En définitive, les Allemands restèrent sur leurs positions, ayant dû changer leurs plans pour concentrer leurs forces dans la région de Bastogne. Les troupes alliées du flanc nord firent bon usage du temps qui leur fut laissé, et, le 3 janvier au matin, elles passèrent à l'offensive, selon le plan arrêté le 28 décembre. » (p. 412-413).

Il semble difficilement niable que l'attitude de défensive temporaire dictée par Montgomery fut le résultat d'une infériorité momentanée mais évidente des Américains. Quand Ingersoll déclare : « Le mépris que j'ai manifesté à l'égard des tactiques défensives employées au nord de la poche va uniquement à la mesure prise en haut lieu, qui empêcha la première armée de passer à l'offensive, et paralysa en même temps la 9^e armée » (p. 253), il nous paraît méconnaître avec une certaine désinvolture la situation telle qu'elle se présenta réellement pendant les premiers jours de la ruée allemande dans le secteur nord de la poche, secteur où il ne fut jamais présent personnellement. Jusqu'au 28 décembre, loin de pouvoir songer à l'offensive, la 1^{re} armée eut fort à faire pour colmater les brèches et conjurer un désastre. Le 3 janvier déjà, elle était en pleine contre-attaque.

4. *Interprétation de la bataille par Montgomery.*

Eisenhower et Ingersoll relèvent tous deux qu'au lendemain de la bataille des Ardennes, Montgomery chercha à remettre en question le problème du commandement terrestre unique, soutenu par la presse britannique, et qu'à cette occa-

sion, il fit des déclarations publiques peu flatteuses pour les Américains. Il est certain que cette tentative eut un effet déplorable sur les relations anglo-américaines.

L'auteur d'*Ultra Secret* commente cet incident avec sa verve coutumière :

« Montgomery accorda une interview officieuse à la presse et expliqua comment lui, Montgomery, avait gagné la bataille des Ardennes. Ses déclarations étaient claires et ses insinuations encore plus : on en déduisait qu'il avait sauvé une bataille que les Américains avaient perdue d'avance. La propagande allemande, qui s'était montrée jusqu'alors très maladroite à créer des différends entre les Alliés, saisit sa chance au vol. Quelqu'un à Berlin modifia deux ou trois mots de l'interview (il aurait pu d'ailleurs se contenter du texte tel quel) et la radiodiffusa sur une des longueurs d'onde de la BBC. Il ne faut pas oublier que la BBC était la principale source de nouvelles en Europe et que presque tous les QG du groupe d'armées écoutaient régulièrement ses émissions. L'armée américaine avala cette propagande jusqu'à la lie et un hurlement de rage partit de la Hollande jusqu'aux Vosges. La BBC s'aperçut immédiatement de la ruse et s'empressa de démentir ces nouvelles. Mais le mal était fait : l'attention de l'armée américaine toute entière avait été attirée sur l'interview de Montgomery... (p. 257).

» Quand l'interview de Bradley¹ fut publiée, Churchill téléphona personnellement à Eisenhower pour le prier de transmettre ses excuses à Bradley pour la façon dont la presse britannique avait parlé de la bataille des Ardennes. Entre nous, lui dit-il, tout ce bruit vient d'un petit groupe d'amis de Montgomery qui ne causent que des embarras au gouvernement britannique. » (p. 260).

Eisenhower, lui, ne se montre pas moins sévère, mais

¹ Interview donné par Bradley le 9 janvier, en réponse à celui de Montgomery la veille.

décrit l'épisode avec l'objectivité qui caractérise tous ses mémoires et leur donne tant de valeur.

« Par malheur, après la fin de la bataille, une conférence de presse tenue par Montgomery, et sur laquelle vinrent se greffer de multiples récits écrits par des correspondants attachés au 21^e groupe d'armées, fit croire aux Américains que Montgomery prétendait avoir sauvé nos troupes par son intervention. Je ne crois pas que Montgomery ait voulu donner un tel sens à ses paroles, mais le mal n'en fut pas diminué. Cet incident me toucha beaucoup plus qu'aucun autre pendant cette guerre. Montgomery ne sut probablement jamais à quel point certains chefs américains furent blessés par ses paroles. Ils crurent que Montgomery les avait rabaissés à dessein et ils furent prompts à exprimer leur propre mépris. De toutes façons, les accusations et les récriminations qui harcelèrent le commandement pendant un certain temps n'étaient pas une critique des décisions prises et de leur valeur militaire. Elles étaient dirigées contre l'interprétation américaine de la conférence de presse de Montgomery et contre les bruits qui avaient circulé à son QG. Il est regrettable qu'un tel incident se soit produit au milieu de la satisfaction universelle qui accompagna notre succès final. » (p. 408).

5. *Conclusions.*

- A. Eisenhower coordonna en fait et en personne la bataille des Ardennes. Il fut toujours informé de la situation exacte au jour le jour par ses deux adjoints, notamment lors de la conférence de Verdun et de sa visite à Montgomery sur le versant nord de la poche le 28 décembre.
- B. Le transfert provisoire du commandement des 1^{re} et 9^e armées américaines à Montgomery intervint le 19 décembre à un moment particulièrement critique pour le saillant nord, qui se trouvait coupé du QG de Bradley dans le sud.
- C. La 1^{re} armée fut nettement débordée et acculée à une

stricte défensive pendant les deux premières semaines de l'attaque allemande.

- D. Montgomery prévint et prépara d'emblée une contre-offensive, mais ne parvint à la déclencher que le 3 janvier.
- E. Il tenta par la suite d'obtenir un élargissement de ses prérogatives personnelles au détriment des Américains, ce qui engendra des incidents jamais oubliés depuis lors.

II. LES OPÉRATIONS DU PRINTEMPS 1945.

Ingersoll s'en prend avec vigueur aux plans d'Eisenhower pendant la période de la libération de la rive ouest du Rhin et le franchissement de ce fleuve. Ses accusations portent essentiellement sur deux points, mais sont d'une gravité particulière.

1. *Dans la préparation de l'offensive, Eisenhower appuya entièrement les projets britanniques d'attaque par le nord, au détriment d'une poussée simultanée américaine par le centre.*

Il s'ingénia à « clouer sur place la 1^{re} armée » et à obliger la 3^e armée « à se retrancher le long de la frontière allemande ». Il voulut que Montgomery mène seul « la Grande Finale », en gardant la 9^e armée américaine et en réduisant tellement le rôle de la 1^{re} armée, « qu'il en était exactement comme si elle se trouvait sous la direction militaire de Montgomery ». (Ingersoll, p. 263-266).

En étudiant les textes et les faits, on s'aperçoit qu'il est singulièrement malaisé de faire cadrer cette version avec les plans et les ordres qu'élabora Eisenhower à l'époque.

La première esquisse d'un plan d'offensive du printemps fut envoyée à Montgomery et à Bradley par Eisenhower le 31 décembre 1944 déjà, soit pendant la seconde phase de la bataille des Ardennes. Eisenhower le commente comme suit :

« Je voulais passer à l'offensive générale aussitôt que

possible, parce que j'étais convaincu que l'ennemi avait épuisé toutes ses forces dans la bataille du saillant des Ardenes. » (p. 417.)

Le 20 janvier 1945, il envoya à l'état-major suprême inter-allié son plan définitif d'offensive générale, comportant trois phases opératoires (p. 418).

1. Une série d'attaques le long du front pour détruire les armées allemandes à l'ouest du Rhin.

Cette phase se divisait elle-même en trois attaques (p. 425).

A. Le 21^e groupe d'armées sur le flanc nord.

B. Le groupe Bradley au centre.

C. Un groupement combiné Bradley-Devers pour éliminer la garnison ennemie du bassin de la Sarre.

2. La traversée du fleuve et l'établissement des têtes de pont principales.

3. Les marches en avant pour l'exploitation finale.

Mais ce plan rencontra l'opposition des Anglais et particulièrement du field-marshal Brooke, le chef d'état-major britannique, qui déclara à Eisenhower qu'une telle dispersion « organisée » des forces était dangereuse. Selon lui, il était impossible de monter plus d'une attaque à travers le Rhin et il fallait donc se mettre sur la défensive sur tout le front, sauf en un seul point. (Eisenhower, p. 422.)

Eisenhower refusa de souscrire à ce point de vue, rencontra le chef d'état-major américain Marshall à Marseille le 25 janvier et obtint son accord. Marshall lui demanda alors d'envoyer le général Smith à la conférence de Malte, pour présenter et défendre le plan du 20 janvier. Ce plan fut définitivement adopté et maintenu (p. 424-425).

Plus tard, après la destruction des armées allemandes à l'ouest du Rhin, Brooke, qui regardait des éléments du 21^e groupe d'armées et de la 9^e armée américaine traverser le fleuve, en compagnie d'Eisenhower, lui dit :

« Dieu merci, Ike, vous vous êtes accroché à votre plan, vous aviez entièrement raison, et je suis navré que mes craintes de voir se disperser notre effort se soient ajoutées au poids de vos soucis. L'Allemagne est rossée maintenant. Il n'est plus question que du moment qu'elle choisira pour se rendre. Dieu merci, vous vous êtes accroché à vos canons. » Eisenhower, p. 425.)

2. *Eisenhower passa tout son printemps à entériner des victoires remportées au cours de batailles qu'il n'avait pas su qu'on allait livrer.* (Ingersoll, p. 269.)

Comment cela fut-il possible ? Parce que Bradley se révolta contre les plans d'Eisenhower. « Il partit en guerre malgré les ordres reçus » (p. 267). « Il se résigna à ruser avec SHAEF et le gouvernement britannique pour pouvoir se battre contre l'ennemi. » (p. 266.)

Ingersoll insiste souvent sur ce point et le résume ainsi : Bradley et ses généraux s'étaient entendus entre eux ; « ils se mirent dans un coin et complotèrent comme des écoliers. » (p. 267.) « Afin de vaincre l'ennemi le plus vite possible par le chemin le plus court, ils étaient convenus : 1^o de cacher leurs plans aux Britanniques ; 2^o de rouler littéralement le QG suprême d'Eisenhower, dont une moitié était composée d'Anglais et l'autre d'hommes qu'il était impossible de persuader par la raison. Ils réussirent à atteindre ces deux buts en tout point et gagnèrent la guerre. » (p. 262.)

Selon Ingersoll, pour y parvenir, la 9^e et la 1^{re} armée accumulèrent et cachèrent pendant des mois de grandes quantités de matériel et d'approvisionnement à l'insu de SHAEF (p. 266).

Enfin, la critique la plus grave, peut-être, est qu'Eisenhower aurait présenté à Londres et à Washington les victoires du printemps, dont il n'avait chaque fois eu connaissance que quand leur issue était déjà décidée, comme si elles étaient les siennes propres, laissant dans l'ombre leur seul artisan réel : Bradley (p. 269-270).

Pas plus ici que précédemment, l'étude des opérations proprement dites ne laisse beaucoup de place ou de vraisemblance à la version curieusement romancée d'Ingersoll. Il serait trop long d'analyser toutes les phases de la campagne. Nous n'étudierons qu'un point de détail, l'épisode du pont de Remagen, parce qu'il montre bien la manière d'Ingersoll, sa technique pour présenter chaque opération comme redevable à Bradley seul, alors qu'Eisenhower traînait à sa remorque, peu ou mal informé.

« Bradley avait toujours soin d'envoyer son rapport après que l'issue de la bataille eut été décidée. Ainsi, par exemple, quand le pont de Remagen fut pris, bien que SHAEF eût expressément ordonné que la rive gauche fût nettoyée avant qu'une traversée soit tentée, Bradley téléphona immédiatement à Eisenhower pour lui apprendre la nouvelle — je veux dire immédiatement après qu'il fut certain que les hommes de Hodges avaient pris pied sur la rive droite du Rhin. » (p. 270.)

Or, de cette affaire, Eisenhower donne un récit circonstancié, presque mot à mot, où l'attitude même de Bradley exclut celle que voudrait lui faire endosser Ingersoll.

« Hodges eut la possibilité de saisir au vol une de ces occasions inespérées dont l'exploitation avisée peut avoir d'incalculables conséquences : les assaillants arrivèrent à Remagen devant le pont de Ludendorff absolument intact...

» La 9^e division blindée du général Léonard fut la première à se présenter devant le pont le 7 mars 1945. Sans l'ombre d'une hésitation, un vaillant détachement du « Combat Command B » du brigadier général William M. Hodges se rua vers l'autre extrémité du pont et le sauva d'une destruction complète : seule une petite charge d'explosifs avait éclaté sous l'ouvrage.

» Cette nouvelle fut transmise à Bradley, à l'état-major duquel se trouvait justement un officier du SHAEF : une discussion s'engagea immédiatement sur la question de savoir combien d'hommes on lancerait à Remagen. Une tête de pont

constituée avec de faibles forces risquait d'être anéantie par une concentration rapide des Allemands, mais, d'autre part, Bradley comprenait que s'il faisait franchir le fleuve par d'importants effectifs, mon propre plan risquait de se voir contrecarré. Il me téléphona donc immédiatement.

» J'étais en train de dîner à mon quartier général de Reims avec les généraux des forces aéroportées américaines. La nouvelle de la prise d'un pont intact me parut presque incroyable, car Bradley et moi avions déjà envisagé un tel événement, comme une vague possibilité mais jamais comme un espoir fondé.

» Je crois bien que je criai au téléphone :

» — Quelles sont vos forces dans ces parages, que vous puissiez lancer de l'autre côté du Rhin ?

» — J'ai plus de quatre divisions, répondit-il. Mais je vous appelle pour savoir si je ne vais pas gêner vos plans en les lançant sur la rive droite.

» — Eh bien ! Brad, nous comptions avoir un certain nombre de divisions immobilisées devant Cologne. Ces divisions sont maintenant libres. Allez-y, envoyez immédiatement cinq divisions au moins, et tout ce qu'il faudra pour tenir solidement la position.

» Je notai une véritable allégresse dans sa voix lorsqu'il répondit :

» — C'est exactement ce que je comptais faire ! Mais l'on m'a objecté ici que je pouvais contrecarrer vos plans. *Je voulais donc me mettre d'accord avec vous.* » (p. 431-432.)

Relevons pour terminer que nulle part, dans son livre, Eisenhower ne fait allusion à des divergences de vues entre lui et Bradley, ce qu'il n'aurait pu passer sous silence si elles avaient existé à un degré aussi fondamental que le voudrait Ingersoll.

Au contraire, Eisenhower révèle souvent l'admiration et l'estime qu'il portait à son principal collaborateur américain. Ce qu'il en dit au moment où il le choisit pour la pré-

paration d'« Overlord » (mot code pour le débarquement en France) nous montre qu'il existait entre ces deux hommes des identités de caractère et de qualités qui expliquent la cohésion de leur travail d'équipe.

« La haute opinion que je me faisais de Bradley était née à West Point, et n'avait fait que croître au cours des mois passés ensemble en Méditerranée... Il fit preuve de brillantes qualités de chef. Il savait fort bien juger les hommes, déceler leurs aptitudes, et se montrait parfaitement juste et loyal dans ses rapports avec eux. Il avait en outre un tempérament bien équilibré et une grande facilité de compréhension des vastes problèmes qui se présentaient à lui ; toutes ces qualités le désignaient aux plus hautes fonctions. » (p. 259-260.)

Ingersoll, lui, témoigne plus que de l'admiration pour son chef : une authentique vénération.

« Je me rends compte aujourd'hui que Bradley dut parfois se sentir très isolé — isolé comme l'est un homme qui n'a aucun égal intellectuel à ses côtés...

» Le général était un excellent interlocuteur, très spirituel et très placide. Il avait une voix douce, presque timide. Rien ne semblait l'émouvoir profondément. Au moment le plus critique de la bataille des Ardennes par exemple, ni la sûreté de son jugement, ni la clarté de son esprit ne furent affectées par la violence de l'orage qui faisait rage autour de lui. On eût presque cru à un miracle à le voir, comme la flamme d'une bougie restée toute droite, sans un vacillement dans un tourbillon de courants d'air... Jamais je ne l'ai entendu prononcer une seule parole désagréable à l'adresse de quelqu'un. » (p. 286.)

C'est ces sentiments, que complétait une robuste anglophobie, qui amenèrent Ingersoll à développer les thèses outrancières que nous avons étudiées dans cet article. Pour l'instant, Bradley ne nous a pas fait connaître son point de vue, et il est probable que ses fonctions actuelles (chef de l'état-major général américain) l'en empêcheront pendant longtemps encore. Gageons toutefois que s'il y parvenait un jour, son

exposé se rapprocherait singulièrement de celui d'Eisenhower. Le témoignage d'Ingersoll, violent et souvent partial, chaque fois qu'il évoque les relations du 12^e groupe d'armées avec SHAEF ou les Britanniques, n'a guère dû l'enthousiasmer.

* * *

En somme, Ingersoll s'est attaqué très vite après la capitulation à un travail de synthèse malaisé. Il a admirablement réussi à dresser le détail de certaines opérations et les réalisations américaines dans son secteur, celui du groupe d'armées Bradley. Pour les autres secteurs, il a été obligé de se contenter des informations d'autrui et du rapport final officiel du général Marshall, et là, il a cédé à la tentation de ne les utiliser qu'en fonction de la thèse qui lui était chère, de les projeter sous un éclairage unilatéral. Le résultat est habile mais regrettable.

Tout autre est le livre d'Eisenhower. Il ne cache ni ses difficultés ni ses erreurs ou celles de ses collaborateurs. Mais parce que la tournure même de son esprit l'en empêchait, il ne s'est à aucun moment lancé dans une œuvre d'auto-justification, ou dans un panégyrique démesuré des forces américaines. Certaines des décisions qu'il commente ou défend, certains de ses points de vues continueront, n'en doutons pas, à être discutés, voire contestés. Il ne saurait en aller autrement. Pourtant son témoignage restera une source à laquelle les historiens pourront puiser largement, car Eisenhower a eu la chance rare de rester au-dessus de la mêlée, quand bien même il s'y engagea à fond.

DANIEL BARBEY.
